

## 1.4 LE LIVRE D'ÉZÉCHIEL

Ézéchiel — son nom signifie en hébreu *Que le Seigneur le fortifie* — est l'un des quatre grands prophètes de l'Ancien Testament. Il aurait exercé sa carrière à la fin du VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère et dans les trois premières décennies du siècle suivant, d'abord à Jérusalem à titre de prêtre attaché au Temple, puis en Babylonie où il fut déporté. Cette période correspond à des moments particulièrement dramatiques de l'histoire du royaume de Juda. Ces épisodes s'inscrivent dans les projets expansionnistes de l'empire néo-babylonien sous le règne de Nabuchodonosor II qui s'étendit de ~605 à ~562. Nous avons précédemment évoqué les conquêtes de Jérusalem, la destruction du Temple et les déportations successives (~597 et ~587) des élites judéennes vers la Babylonie.

Âgé de 25 ans, Ézéchiel fit partie de la première vague qui comportait quelque 3 000 déportés. Il s'établira avec son épouse à Tel-Abib (nom qui signifierait *Colline du printemps*) près de l'antique cité de Nippour (*Ez*, 3, 15). Son activité prophétique aurait débuté quelque cinq ans après son arrivée en Babylonie, c'est-à-dire vers ~592 Il serait mort vers ~570, longtemps après son épouse. Selon une tradition

à laquelle on ne saurait trop fermement ajouter foi sa tombe serait située au voisinage de la ville irakienne de Hilla.

Au premier abord, la structure du *Livre d'Ézéchiel* paraît simple. On la partage en quatre parties :

1.- Chapitres 1 à 24 : récit de la vocation du prophète, oracles annonçant le châtement de Jérusalem, de ses maîtres et de son peuple.

2.- Chapitres 25 à 32 : prophéties contre les nations qui entourent Juda : Ammonites, Moabites, Édomites, Philistins, Tyriens, Sidonites, Égyptiens, Libanais. Ces prophéties rappellent le Proto-Isaïe (chap. 13 à 23) et Jérémie (chap. 46 à 51).

3.- Chapitres 33 à 39 : reprise du thème du prophète vu comme un guetteur chargé d'annoncer au peuple la parole de YaHWeH, prophéties contre les bergers d'Israël — dans les textes du Proche-Orient ancien les rois et les élites étaient appelés les bergers de leurs peuples — et contre les membres égoïstes du troupeau, promesse de restauration nationale et spirituelle de la maison d'Israël anéantie par les catastrophes qui conduisirent à l'exil, la vision des ossements, prophéties contre Gog.

4.- Chapitres 40 à 48 : description du Temple nouveau.

Cette quadripartition du *Livre d'Ézéchiël* paraît simple, logique et guidé par un fil narratif bien ordonné. Mais on doit se garder de se laisser illusionner par cette apparente simplicité. Un examen quelque peu attentif du texte a conduit les exégètes modernes à conclure que le récit contient une accumulation de détails étranges qui étonnent le lecteur et viennent rompre la rédaction. La cohérence de l'exposé, voire même sa correction syntaxique, est souvent prise en défaut. Qu'on relise à ce propos le chapitre 34 où se côtoient la prophétie contre les bergers d'Israël et la prophétie contre les membres égoïstes du troupeau. Certains disent que ce désordre serait dû à des interventions de disciples maladroits habitant Babylone plutôt qu'au prophète en personne qui, à l'origine, aurait livré un texte mieux ordonné et plus cohérent. Mais il faut constater qu'à l'intérieur d'un récit au lyrisme flamboyant pleuvent souvent des redondances, des banalités, des répétitions qui viennent affadir la somptuosité du style. Il semble qu'Ézéchiël ait été affecté par des crises psychologiques graves de type maniaco-dépressif. On le voit tour à tour prostré, privé de la parole, paralysé, se privant de nourriture et cuisant son pain sur un feu nourri d'excréments. Ce qui inclinera Voltaire dans son *Dictionnaire philosophique* à se livrer sur ce sujet à des plaisanteries de mauvais goût. On a dit que ces bizarreries, que l'auteur attribue

aux injonctions de YaHWeH, doivent être interprétées comme un symbole de la déréliction à laquelle l'exil avait alors réduit le peuple de Juda.

Le début de la carrière prophétique d'Ézéchiel sera marqué par une vision fantastique au cours de laquelle lui apparaissent quatre personnages ailés, les Vivants, arborant quatre visages, celui d'un être humain, d'un lion, d'un aigle et d'un taureau, et un chariot aux roues étincelantes tiré par les Vivants. Ce chariot transportait un trône figurant la Gloire de YaHWeH. Cet ensemble de Vivants — on l'appelle parfois *tétramorphe* (des mots grecs *tétra* et *morphê* qui signifient respectivement *quatre* et *forme*) — se retrouve dans diverses cultures antiques, tant en Égypte qu'en Mésopotamie. C'est sans doute son séjour en Babylonie qui a inspiré à Ézéchiel une telle vision. Ces Vivants, on les retrouvera dans l'*Apocalypse* (Ap, 4, 7 – 8), le livre qui clôt le Nouveau Testament, sous une forme quelque peu simplifiée, portant six ailes constellées d'innombrables yeux, chantant les louanges du Dieu tout-puissant, chacun ayant l'apparence soit d'un lion, soit d'un taureau, d'un jeune homme et d'un aigle. À l'origine d'une longue tradition qui influencera les artistes et les penseurs qui le suivront, au II<sup>e</sup> siècle saint Irénée, évêque de Lyon, identifiera les quatre Vivants de l'*Apocalypse* à des êtres emblématiques qu'il associera aux quatre évangélistes.

**Matthieu, Marc, Luc et Jean seront respectivement couplés à un être humain, un lion, un taureau et un aigle.**

**Ce tétramorphe représentant les Quatre Vivants, on le retrouvera tout au long de l'histoire de l'art chrétien. La France est particulièrement riche en représentations de ces personnages. La plus ancienne de celles-ci apparaît sur un sarcophage mérovingien datant du VII<sup>e</sup> siècle qui se trouve à l'abbaye des moniales bénédictines de Notre-Dame-de-Jouarre, située à une soixantaine de km à l'est de Paris.**

**La basilique Saint-Sernin de Toulouse fut construite afin de recevoir, parmi d'autres, les reliques de saint Saturnin, premier évêque de la ville, martyrisé en 250. Le déambulatoire contient un bas-relief montrant un Christ en majesté, assis sur un trône, entouré d'anges et des figures emblématiques associées aux quatre évangélistes.**

**Ces quatre figures, ainsi qu'une gigantesque statue de saint Jacques, veillent au sommet de la tour parisienne consacrée à l'apôtre Jacques le Majeur. Au Moyen âge, cette tour constituait un point de repère pour les pèlerins qui passaient par la capitale de la France en route vers Compostelle.**

**L'église paroissiale de Saint-Jean-de-Montmartre — construite à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est le premier exemple d'une utilisation du béton dans la construction d'un édifice religieux — contient une sculpture en**

**marbre représentant l'évangéliste Jean accompagné de son aigle.**

**Les tympans et frontons des cathédrales, basiliques, chapelles et monastères de France sont fréquemment ornés de représentations des évangélistes et de leurs figures emblématiques. Pour ne citer que les plus célèbres ou les plus intéressantes de celles-ci, mentionnons les noms de Notre-Dame de Chartres, Saint-Pierre d'Angoulême, Saint-Trophime d'Arles, Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Maguelone, Notre-Dame-du-Port de Clermont-Ferrand, Saint-Bénigne de Dijon, Saint-Gabriel de Tarascon, Notre-Dame de Ganagobie (Alpes-de-Haute-Provence).**

**À cette liste déjà longue, on pourrait ajouter une profuse énumération des représentations dans l'art chrétien de la vision des quatre Vivants tirant le char du trône céleste, vision qu'eut en son temps le prophète Ézéchiël. En dépit du pittoresque de ce récit, si l'évêque de Lyon, Irénée, n'avait pas eu l'idée d'associer ces Vivants aux quatre rédacteurs des Évangiles nous n'assisterions pas à une aussi abondante moisson artistique. Or, depuis ce temps, que ce soit en France, en Italie, en Espagne et à Byzance, fresques et mosaïques, vitraux, reliquaires, manuscrits enluminés, icônes, toiles, bref, toutes les formes des beaux-arts, se sont unies à l'architecture pour manifester la puissante évocation de ce récit.**

**Bien d'autres visions viendront hanter Ézéchiél au cours de sa vie. La fin du livre nous raconte longuement trois d'entre elles : la vision des ossements desséchés rappelés à la vie, les prophéties contre Gog et Magog, la vision du plan d'un Temple nouveau.**

**La vision des ossements rappelés à la vie (Ez, 37, 1 – 14) débute par la contemplation d'une grande quantité d'ossements rassemblés dans une vallée. Le Seigneur invite Ézéchiél à proclamer en leur présence :**

**Je ferai entrer en vous l'esprit et vous vivrez. Je mettrai sur vous des nerfs, je ferai pousser sur vous de la chair, je tendrai sur vous de la peau, je vous donnerai un esprit et vous vivrez et vous saurez que je suis YaHWeH.**

**Il y eut alors un grand bruit et un grand frémissement, les ossements se rapprochèrent et se couvrirent de peau, mais aucun souffle encore ne les animait. Alors, à l'instigation du Seigneur, Ézéchiél commanda au Souffle venant des quatre points cardinaux de redonner vie à ces êtres nouveaux. Ainsi fut fait.**

**Cette vision adressée aux exilés en Babylonie avait pour but, à travers un discours symbolique, de redonner au peuple des Judéens abattus le courage de se relever de son désespoir et d'espérer un éventuel retour vers la patrie perdue.**

## **Les prophéties contre Gog et Magog**

Ces prophéties que l'on trouve aux chapitres 38 et 39 du *Livre d'Ézéchiël* appartiennent en grande part au genre littéraire apocalyptique, qui, comme nous l'avons déjà mentionné, apparaît dans la Bible d'abord chez les prophètes de l'Ancien Testament (principalement chez les quatre grands : Isaïe, Jérémie, Ézéchiël et Daniel) et qui culminera dans le *Livre de l'Apocalypse* dont la rédaction est (faussement) attribuée par la tradition à l'apôtre Jean. Ce mot venu du grec signifie, comme nous l'avons dit, Révélation. Elle constitue une mythologisation, particulièrement échevelée, des réflexions qu'entretinrent des penseurs anciens sur la fin des temps et le sort réservé par la Seigneur aux derniers survivants de l'humanité. Elle emprunte un langage volontiers sibyllin que les commentateurs interprètent, trop fréquemment, suivant les voies inattendues de leur propre délire et de leur propre imaginaire.

Les exégètes se sont longuement interrogés pour tenter d'identifier ce Gog et ce Magog dont la Bible parle à quelques reprises en dehors du *Livre d'Ézéchiël* : *Genèse*, *Chroniques*, *Apocalypse*. Ces noms désignent, suivant le livre biblique où on les rencontre, un personnage, un lieu, une région, un pays ou un peuple. Pour Ézéchiël, Gog est le roi de Magog,

qui semble représenter on ne sait quels peuples lointains venus du Nord.

On s'est interrogé sur l'étymologie de ces noms. Diverses hypothèses ont été proposées, sans qu'aucune n'ait emporté l'assentiment général. La moins invraisemblable d'entre elles s'appuie sur des archives assyriennes qui appellent *Guggu* le roi de Lydie Gygès, dont Hérodote nous a laissé dans ses *Enquêtes* le romanesque souvenir.

Les oracles contre Gog et Magog semblent se rapporter à des suites d'événements qui se situent sur deux plans chronologiques distincts : l'un situé dans l'histoire de Juda contemporaine de l'exil, l'autre placé dans les derniers temps de l'humanité, sans qu'il soit possible de départager les temps présents et les temps à venir. La rédaction des chapitres 38 et 39 semble avoir subi d'étonnants bouleversements, et l'on peine à tenter d'introduire dans le récit un déroulement logique. Des oracles de sources différentes rattachées à ces mystérieux Gog et Magog semblent avoir été rassemblés pêle-mêle, sans que les rédacteurs se soient souciés d'y introduire un ordre quelconque. Tantôt l'intervention dévastatrice de Gog est un instrument entre les mains de YaHWeh servant à manifester sa puissance et exprimer sa colère envers les infidélités de la maison d'Israël, tantôt les vengeurs venus du Nord sont à leur tour châtiés parce qu'ils se

sont prêtés aux desseins du Seigneur ! S'adressant à Gog par la bouche d'Ézéchiél, YaHWeH prononce les oracles suivants :

N'est-il pas vrai que ce jour-là, quand mon peuple Israël habitera en sécurité, tu te mettras en route ? Tu quitteras ta résidence à l'extrême nord, toi et des peuples nombreux avec toi. [...] Tu monteras contre Israël mon peuple, tu seras comme une nuée qui recouvre la terre. Ce sera à la fin des jours que je t'amènerai contre mon pays, pour que les nations me connaissent, quand je manifesterai ma sainteté à leurs yeux, par ton intermédiaire, Gog. [...]

Je me déclare contre toi, Gog. Je te ferai faire demi-tour, je te ferai monter de l'extrême nord et je t'amènerai contre les montagnes d'Israël. Je briserai ton arc dans ta main gauche et je ferai tomber tes flèches de ta main droite. Tu tomberas sur les montagnes d'Israël, toi, toutes tes troupes et les peuples qui sont avec toi. Je te donne en pâture aux oiseaux de proie de toute espèce et aux bêtes sauvages : tu tomberas en plein champ, car moi j'ai parlé, oracle de YaHWeH. J'enverrai le feu dans Magog et sur ceux qui habitent des îles, en sécurité, et ils sauront que je suis YaHWeH. Je ferai connaître mon saint nom au milieu de mon peuple d'Israël, je ne laisserai plus profaner mon saint nom, et les nations sauront que je suis YaHWeH, saint en Israël. (*Ez*, 38, 13 – 16 ; 39, 1 – 7)

Les fils des oracles s'entremêlent en un écheveau incompréhensible et confus. Qui est responsable de ce méli-mélo : est-ce Ézéchiél lui-même ou on ne sait quel scribe? *Chi lo sa ?*

Enfin, dans les sept derniers versets du chapitre 39, qui semblent provenir d'une source voisine mais

distincte des précédentes, où les noms de Gog et de Magog ne sont plus mentionnés, où les perspectives eschatologiques se sont estompées, l'oracle de YaHWeH proclamé par Ézéchiél, tout en adoptant des formulations déjà utilisées, retrouve une cohérence et une logique qui paraissaient dans les pages antérieures s'être perdues.

Je manifesterai ma gloire aux nations, qui verront mon jugement quand je l'exécuterai, et ma main quand je l'abattraï sur elles. Et la maison d'Israël saura que je suis YaHWeH son Dieu à partir de ce jour et désormais. Les nations aussi le sauront : c'est pour sa faute envers moi que la maison d'Israël a été exilée, c'est parce qu'elle m'a été infidèle que je lui ai caché ma face, que je l'ai livrée aux mains de ses ennemis, et que tous sont tombés par l'épée. [...] Maintenant, je vais ramener les captifs de Jacob, je vais prendre en pitié toute la maison d'Israël, et je me montrerai jaloux de mon saint nom. Ils oublieront leur déshonneur et toutes les infidélités qu'ils ont commises envers moi, quand ils habitaient dans leur pays en sécurité, sans que personne ne les inquiète. Quand les ramènerai d'entre les peuples et que je les rassemblerai des pays de leurs ennemis, [...] ils sauront que je suis YaHWeH leur Dieu, quand je les aurai emmenés captifs parmi les nations et que je les réunirai sur leur sol, sans laisser aucun d'eux là-bas. (*Ez*, 39, 21 – 23 ; 39, 25 – 28)

Ainsi le peuple exilé, reçoit-il enfin dans ses épreuves une promesse réconfortante.

Ces noms de Gog et de Magog ne seront pas oubliés ; ils connaîtront une féconde descendance ; on

les retrouvera dans les traditions juives, chrétiennes et musulmanes ; ils apparaîtront aussi çà et là portés par la toponymie et le folklore.

Les *Oracles sibyllins* forment une collection d'oracles qui auraient été rédigés depuis le II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle après. Ils nous sont parvenus dans un état de grande confusion sous la forme d'une douzaine de livres auxquels se sont joints quelques fragments. La plupart de ces textes se présentent sous la forme d'hexamètres grecs, type de vers hérité de la tradition homérique qu'empruntera la prosodie latine de l'époque classique. Selon le passage que l'on consulte, Gog et Magog sont situés au milieu des fleuves d'Éthiopie, ou ils sont menacés par des peuplades insoumises qui habitent l'Italie et la Dacie (la Roumanie actuelle).

Les sibylles étaient dans l'Antiquité des femmes associées aux cultes grecs et latins, qui se livraient à la divination, pratique interdite par la Torah. Mais les Pères de l'Église, croyant — à tort — que Virgile avait, dans la quatrième églogue de ses *Bucoliques*, prédit, en se référant à la sibylle de Cumès, la naissance virginale de Jésus, se montrèrent accueillants aux *Oracles sibyllins*. C'est ainsi que les sibylles apparurent dans la liturgie catholique et que, par la suite, elles apparurent çà et là dans les lieux de culte chrétiens. Que l'on songe par exemple aux cinq sibylles

entremêlées à cinq prophètes de l'Ancien Testament que Michel-Ange peignit au plafond de la chapelle Sixtine.

En dépit des références à la Bible, et en particulier au *Livre d'Ézéchiël*, que l'on trouve dans les *Oracles sibyllins*, les Juifs, au contraire des chrétiens, se montrèrent réticents à l'égard de ces écrits, d'une part à cause des interdits du *Lévitique* et du *Deutéronome*, et d'autre part parce que l'hexamètre grec se prête mal à la structure phonétique et à la prosodie de la langue hébraïque.

Inutile d'ajouter qu'il est difficile d'associer des dates précises à la rédaction de ces Oracles et impossible de leur attribuer des noms d'auteur.

Le *Livre des Jubilés* est un ouvrage qui s'étend sur cinquante chapitres rédigé en milieu juif à une date incertaine dont les experts disputent avec énergie ; mais, selon toute vraisemblance, cette date semblerait se situer vers la moitié du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La version originale en hébreu s'est perdue, ainsi que les traductions en grec et en latin qui en auraient été faites dans l'Antiquité. En revanche, on a retrouvé, parmi les manuscrits de la mer Morte que les Esséniens avaient réunis à Qumran, de nombreux extraits du *Livre des Jubilés*. Avant la découverte de ces manuscrits à partir

de 1947, on ne possédait que des citations des Pères de l'Église, des fragments en syriaque et surtout des traductions en guèze, langue morte préservée comme langue liturgique par certaines communautés religieuses d'Éthiopie. Alors que les juifs, les protestants, les catholiques et les orthodoxes orientaux le placent au rang des écrits pseudépigraphiques, il est considéré comme canonique par l'Église orthodoxe éthiopienne.

Le *Livre des Jubilés*, qui prendrait sa source dans un autre pseudépigraphe, le *Premier Livre d'Hénoch*, prétend accompagner certains écrits bibliques en leur ajoutant des détails qu'ils auraient négligé de mentionner. Les noms de Gog et de Magog y apparaissent à plusieurs reprises. Ainsi Magog se trouve dans la liste des enfants de Japhet, un des fils de Noé, tandis que Gog désigne une région qui borde le territoire dévolu à Japhet. Un autre pseudépigraphe, le *Livre des Antiquités bibliques*, qui aurait été rédigé au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, peut-être par les Esséniens — il fut erronément attribué au philosophe juif Philon d'Alexandrie — énumère les noms des fils de Magog et fait allusion à ses milliers de descendants.

La Septante remplace à quelques reprises certains noms du texte hébreu par celui de Gog. Par exemple, dans *Nombres 24, 7*, ce dernier nom est substitué à celui d'Agag, roi des Amalécites, qui apparaît dans le

texte originel. Dans une vision du prophète Amos, une armée de sauterelles s'attaque aux récoltes des descendants de Jacob (*Am*, 7, 1 – 3). Tandis que, dans le texte hébreu, le chef des sauterelles n'est pas nommé, dans la Septante il est appelé Gog. Dans la traduction grecque du *Livre d'Ézéchiel*, Gog et Magog désignent un même pays ; Gog, qui était selon le texte hébreu d'Ézéchiel le roi de Magog, se transforme dans l'*Apocalypse* du Nouveau Testament en deux personnages : Gog et Magog, symbolisant les rois païens coalisés par Satan à la fin des temps pour assiéger le camp des Saints. (*Ap*, 20, 8 - 9)

Dans le *Règlement de la Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres*, ouvrage retrouvé parmi les manuscrits de la mer Morte, se trouve une fugitive allusion à un jugement prononcé contre Gog, commandant de l'armée des ténèbres assemblée pour combattre l'armée du Messie promis à Israël.

Le Coran, dont la rédaction fut, on le sait, grandement influencée par les écrits et les enseignements des juifs et des chrétiens, mentionne à deux reprises les noms de Gog et de Magog transposés en arabe sous les formes de Yadjoudj et de Madjoudj. La sourate 18, appelée *La caverne*, met en scène dans ses versets 83 à 98 Dhu-l-Qarnayn<sup>1</sup>, qui n'est nul autre

---

<sup>1</sup> Alexandre le Grand est désigné en arabe par ce nom, qui signifie *Le Double Cornu*, parce qu'il aurait exploré les deux cornes, c'est-à-dire les

qu'Alexandre le Grand, le conquérant macédonien, qui deviendra, par un tour étonnant de la tradition musulmane, un émissaire de l'islam, ce qui étonne car Alexandre mourut des siècles avant la fondation de cette religion.

Selon le texte coranique, Alexandre, au cours de ses conquêtes, entra en contact avec un peuple terrorisé par ses voisins. Ils le supplièrent de venir à leur secours :

Ô Dhu-l-Qarnayn, Yadjoudj et Madjouj commettent des désordres sur la terre. Pouvons-nous te demander, moyennant un tribut, d'élever une barrière entre eux et nous ? — La puissance que m'accorde mon Seigneur, répondit-il, est pour moi une récompense plus considérable. Aidez-moi seulement avec zèle, et j'élèverai une barrière entre eux et vous.

Apportez-moi de grandes pièces de fer, autant qu'il en faudra pour combler l'intervalle entre les deux montagnes. Il dit aux travailleurs : Soufflez le feu jusqu'à ce que le fer devienne rouge comme le feu. Puis il dit : Apportez-moi de l'airain fondu, afin que je le jette dessus. Yadjoudj et Madjouj ne purent alors ni escalader le mur ni le percer. (*Coran*, 18, 94 – 97)

Ces croyances prennent leurs sources dans une biographie romancée d'Alexandre, qui aurait été rédigée au II<sup>e</sup> ou au III<sup>e</sup> siècle de notre ère par un auteur inconnu qui se faisait passer pour Callisthène, un historien grec contemporain d'Alexandre ; on a donné à

---

deux extrémités, du monde. En arabe, les noms d'Alexandre et de la ville égyptienne d'Alexandrie se disent respectivement Iskandar et al-Iskandariyah.

ce mystérieux auteur le nom de pseudo-Callisthène. Cet écrit influencera pendant longtemps les littératures occidentales. Par exemple, *Li Romans d'Alexandre*, rédigé en langue d'oïl du XII<sup>e</sup> siècle et inspiré par le livre du pseudo-Callisthène, comporte quelque 16 000 vers de douze pieds, ce qui donnera en français le nom d'*alexandrin* à ce type de vers.

Les noms de Yadjoudj et de Madjoudj reparaîtront dans la sourate 21, qui se nomme *Les Prophètes*, aux versets 95 et 96 :

Il est défendu aux habitants d'une cité que Nous avons fait périr de revenir à la vie d'ici-bas ! Jusqu'à ce que soient relâchés les Yadjoudj et de Madjoudj et qu'ils se précipiteront de chaque hauteur.

La signification de ces deux versets n'est pas d'une grande clarté. On pense qu'il faut lui donner un sens apocalyptique : la réapparition de ces êtres néfastes serait annonciatrice des épreuves qui accompagneront la fin des temps et précéderont la résurrection des corps.

La Chester Beatty Library a été créée en 1950 pour héberger les collections que Sir Alfred Chester Beatty, magnat de l'industrie minière irlandaise, avait léguées à la ville de Dublin. Ces collections sont essentiellement composées de pièces archéologiques, de manuscrits et d'objets d'art provenant des grandes traditions

religieuses et culturelles qui, depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque moderne, ont appartenu au nord de l'Afrique, ainsi qu'à l'Asie, depuis le Proche-Orient jusqu'à l'Inde, la Chine et le Japon. Elle offre une oasis de choix aux chercheurs qui étudient l'Ancien et le Nouveau Testament, les Pères de l'Église, les hétérodoxes des premiers siècles de la chrétienté et l'islam.

On y trouve une miniature persane, peinte au XVI<sup>e</sup> siècle sur un parchemin par un artiste inconnu — en Iran, la tradition chiite s'est toujours montrée plus accueillante que les sunnites quant à la représentation de la figure humaine —, qui montre Dhu-l-Qarmayn (Alexandre) en train d'édifier avec l'aide de djinns (créatures dotés de pouvoirs magiques) une muraille destinée à protéger les peuples civilisés contre les assauts de Yadjoud et Madjoud (Gog et Magog).

Né en Perse bien qu'il fût d'origine arabe, juge, globe-trotter, médecin, astronome, géologue, écrivain, Zakariya al-Qazwini (1203 – 1283) est l'auteur d'un traité intitulé *Merveilles des choses créées et curiosités des choses existantes* qui, écrit en arabe, fut traduit par la suite en persan et en turc, et connut jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle des abrégés et des adaptations. Il fut même un précurseur de la science-fiction : dans un bref récit, il raconte les aventures d'un personnage arrivé sur la terre en provenance d'une planète lointaine.

Dans un manuscrit des *Merveilles des choses créées* produit en 1717, on trouve une miniature qui représente un personnage à demi nu, nonchalamment étendu sur le sol, tenant dans sa main un iris violet. Ce personnage, hirsute, au traits ingrats, mais à l'allure somme toute débonnaire, est censé représenter le Monstre de Gog et de Magog. On peut voir ce manuscrit au Walters Art Museum fondé en 1934 pour recevoir les quelque 20 000 pièces de la collection léguée à la ville de Baltimore par le magnat des chemins de fer et philanthrope Henry Walters (1848 -1931).

Au gré de l'imaginaire de nombreux auteurs et des préjugés que l'histoire et les relations internationales ne manquèrent jamais de charrier avec elles, divers peuples ont au cours des temps connu l'« honneur » de revêtir les oripeaux des horribles Gog et Magog.

Pour l'historien Flavius Josèphe, auteur de la *Guerre des Juifs et des Antiquités judaïques*, ces évanescents Croquemitaines sont les Scythes qu'Alexandre le Grand aurait enfermés derrière des portes de fer dressées sur le Caucase. On désignait sous ce nom des peuples nomades d'origine indo-européenne, qui du VII<sup>e</sup> au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère habitèrent les plaines situées entre l'Ukraine et le sud de l'Asie centrale. Vaillants guerriers, toujours à cheval, ils nous ont laissé un art habile et raffiné, principalement

consacré à la représentation des formes animales, qui correspond au sommet de cette vaste tradition esthétique qu'on a appelé *l'Art des steppes*. Cet art, influencé par la Chine, influencera à son tour la Grèce, Rome, les Celtes, Byzance et les royaumes issus de la chute de l'Empire romain d'Occident.

Pour un temps, aux yeux des Pères de l'Église, Gog et Magog étaient incarnés en cet Empire romain qui persécutait les chrétiens. Mais, après que Constantin se fut converti au christianisme et que cessèrent les persécutions, il fallut changer d'épouvantails susceptibles de représenter les Gog et Magog de l'histoire en voie de transformation.

Le peuple géorgien, tôt converti au christianisme, habite les montagnes du Caucase depuis la plus haute antiquité. Les Géorgiens apparurent aux Pères de l'Église comme ce rempart humain qui protégeait les civilisations établies du Proche- et du Moyen-Orient contre les tribus nomades qui vagabondaient dans les steppes du Nord à la recherche de peuples à conquérir. C'est chez eux, croyait-on, qu'Alexandre le Grand avait édifié ces portes de fer qui empêchaient Gog et Magog d'exercer au sud leurs actions dévastatrices.

Au IV<sup>e</sup> siècle, les barbares venus du Nord qui se pressaient aux frontières occidentales de l'Empire romain chancelant parurent envoyés par la Providence pour reprendre comme dans une course à relais les

rôles laissés libres de Gog et Magog. On voyait alors s'agiter aux portes de l'Empire les Goths et leurs cousins, les Wisigoths (les Goths de l'Ouest) et les Ostrogoths (les Goths de l'Est) ; Gog et Goths, cela ne sonne-t-il pas presque pareillement à l'oreille ? Il n'en fallait pas plus pour que l'identification parût à certains crever les yeux. C'est ainsi qu'Ambroise de Milan (IV<sup>e</sup> siècle) et Isidore de Séville, auteur des *Étymologies* (VII<sup>e</sup> siècle) assimilèrent les Goths de toutes moutures à Gog et Magog.

Ces identifications sans fondement se poursuivront longuement. Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle — l'exégèse historico-critique moderne n'avait pas encore pris son essor — Johannes Magnus, le dernier évêque catholique d'Uppsala, faisait remonter la famille royale suédoise à Magog, qui fut, selon la *Genèse* (10, 2), fils de Japhet, donc petit-fils de Noé. Selon Magnus, Magog aurait eu deux fils (non mentionnés par le texte biblique), l'un Sueno (alias Sven), serait l'ancêtre des Suédois et l'autre Gethar, celui des Goths.

Auparavant, l'historien byzantin Procope de Césarée (500 – 560) avait prétendu dans sa *Guerre contre les Goths* qu'Attila et les Huns étaient précisément ce Gog et ce Magog qu'Alexandre avait enfermés dans le Caucase derrière des portes de fer. Puis, après la naissance de l'islam, d'autres historiens chrétiens

identifièrent Gog et Magog avec les Sarrasins. C'est ainsi que l'on désignait au Moyen Âge les musulmans.

Durant près de quatre siècles (du VII<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup>), un peuple semi-nomade d'origine turque nommé Khazars habita le sud de la Russie actuelle et le Caucase. Leurs élites se convertirent au judaïsme, tandis que le reste de leur population pratiquait à sa guise le tengrisme (la religion traditionnelle des nomades turcs), l'islam, le judaïsme, le christianisme ou un complexe syncrétisme de toutes ces religions. Il n'en fallait pas plus pour que les Khazars fussent identifiés à Gog et à Magog par des auteurs juifs, chrétiens ou musulmans scandalisés par cette pacifique coexistence de croyances différentes chez un même peuple. L'heure de la tolérance religieuse n'avait pas encore sonnée.

Mais les Goths n'avaient pas fini d'influencer — pour ne pas dire d'infester, bien involontairement, faut-il le reconnaître — la pensée et le vocabulaire français. Ils firent, à leur insu, peser par leur nom de méprisantes évocations sur l'un des plus nobles fleurons de la culture occidentale. L'architecture « gothique », apparue au XI<sup>e</sup> siècle en Île-de-France et en Haute-Picardie, reçut à sa naissance le nom latin d'*opus francigenum* (œuvre française). Puis vint la Renaissance où cet art, reliquat, pensait-on, des « siècles barbares » qui avaient précédé, apparut vieillot, désuet et méprisable, dont le nom méritait

d'être associé à celui de ces peuples autrefois craints et honnis.

Pour vanter un édifice construit selon le style gréco-romain hérité de l'Antiquité, Molière, dans un poème intitulé *La Gloire du Val-de-Grâce* (1669), parlera :

[Du] fade goût des ornements gothiques, / Ces monstres odieux des siècles ignorants, / Que de la barbarie ont produit les torrents...

Il faudra attendre le XIX<sup>e</sup> siècle et les romantiques pour qu'enfin la grandeur et la beauté de l'architecture gothique soient réhabilitées et que cet art retrouve la place qu'il avait, durant les trois siècles précédents, injustement perdue.

Mais revenons à ce passé dont nous nous sommes pour un moment éloignés. Au début du XIII<sup>e</sup> siècle, quittant leur territoire traditionnel situé au nord de l'Empire de Chine — qu'ils avaient à maintes reprises menacé —, les Mongols, sous la gouverne de Gengis Khan et de ses successeurs, s'étendaient vers l'ouest jusqu'aux glacis de l'Autriche, bousculant sur leur passage les armées musulmanes et les communautés chrétiennes de Pologne et de Hongrie, qui avaient, en vain, tenté de s'opposer à leur avance.

À cette époque s'étaient répandues en Occident des légendes voulant qu'un certain « Prêtre Jean » dirigeait un royaume qui, selon les témoins, était situé quelque

part en Asie ou en Éthiopie. On ne savait trop. Cette croyance s'appuyait sans doute sur l'existence, réelle, de populations chrétiennes — nestoriens en Asie centrale ou monophysites en Abyssinie<sup>2</sup> —, qui avaient depuis des siècles perdu tout contact avec les chrétientés latine ou byzantine. Terrifiées, les populations européennes voyaient dans ces Mongols (ces Magogoli !) des descendants de Gog et de Magog qui se seraient évadés de la prison qu'Alexandre avait édiflée sur le Caucase afin de les retenir.

Mais il était difficile de maintenir une forte cohésion sociale entre des populations dispersées sur un aussi vaste territoire. Assez tôt, l'Empire mongol se fractionnera en communautés rivales — on en trouve des traces encore aujourd'hui en Russie et en Asie centrale. Le reste de la population mongole se fondera peu à peu avec les Turcs, auxquels elle était linguistiquement apparentée, ou se retirera dans le domaine qu'elle avait à l'origine habité au nord de la Chine. Des querelles de succession et l'amère défaite essuyée en Palestine le 3 septembre 1260 aux mains des mamelouks, milice arabe qui détint le pouvoir en Égypte de 1250 à 1517, contribuèrent à cet effondrement. Ainsi fut dissipée la menace que les

---

<sup>2</sup> Les souverains éthiopiens prétendaient descendre de Ménélik 1<sup>er</sup>, qui aurait été le fruit des amours de la reine de Saba et du roi Salomon.

conquérants venus de Mongolie faisaient peser sur l'Europe.

Après que l'effroi se fut évanoui, l'imagination des littérateurs et des prétendus voyageurs (À beau mentir qui vient de loin, dit un proverbe) trouvait là une ample matière à s'exercer. C'est ainsi qu'apparut un mystérieux ouvrage qui aurait été originellement rédigé en français vers 1355, puis traduit dans diverses langues européennes, y compris le latin. Sa rédaction fut attribuée à un certain Jehan de Mandeville, médecin prétendument né en Angleterre et mort à Liège en 1372, qui aurait résidé 34 ans en Égypte et aurait voyagé en Asie jusqu'en Chine. Ce fut à l'époque, ce qu'on appellerait un authentique *bestseller* : on en a retrouvé un très grand nombre de manuscrits et, après l'invention de Gutenberg, d'innombrables réimpressions. Christophe Colomb, Léonard de Vinci et Jonathan Swift en furent, dit-on, parmi tant d'autres, de fervents lecteurs.

En dépit de leurs efforts, les chercheurs modernes furent incapables d'identifier l'auteur des *Voyages du sieur de Mandeville*. On doute que cet hypothétique auteur ait jamais existé. On doute encore plus de l'authenticité des faits et des observations énumérés dans ce mirobolant récit composé par l'assemblage hétéroclite de récits de voyages authentiques, comme celui du missionnaire franciscain Odoric de Pordenone

(1286 – 1331), et d'in vraisemblables fabulations, mettant en scène des humains sans tête dont les traits du visage apparaissent sur la poitrine ou qui n'ont qu'une seule jambe, ce qui les oblige à se déplacer en sautant à cloche-pied. L'auteur nous fait tour à tour visiter le royaume du Prêtre Jean et le Pays des Ténèbres qu'Alexandre le Grand aurait visité quand, au cours de ses conquêtes en Asie, il s'était mis à la recherche de la Fontaine de Jouvence. Il nous parle de Gog et de Magog qu'il identifie avec les légendaires Dix Tribus Perdues d'Israël, qui se seraient retrouvées parmi les prisonniers retenus derrière les portes jadis érigées par Alexandre.

Disons un mot de ces Tribus perdues qui ont titillé jusqu' à nos jours bien des imaginations. Selon le *Livre de la Genèse*, à la suite d'une famine survenue au pays de Canaan, le patriarche Jacob s'était établi en Égypte avec ses fils. Autrefois vendu par ses frères, Joseph, l'un de ces fils était parvenu à un poste important à la cour du Pharaon. Leurs descendants, réduits à l'état d'esclaves, avait été selon le *Livre de l'Exode*, libérés par Moïse et conduits à travers le désert au pays de leurs ancêtres. Ils s'y étaient établis, avaient partagé le territoire conquis en douze parties occupées par des tribus portant les noms de fils de Jacob, et ceux des deux fils de Joseph. Puis ils avaient fondé un royaume qui, à la suite d'un schisme, s'était partagé en deux

parts : le royaume du Nord, appelé Israël, et le royaume du Sud, appelé Juda. En ~722, le royaume du Nord était conquis par les Assyriens et converti en une province du vaste empire d'Assour. Une partie de sa population fut dispersée à travers cet empire et remplacée par des colons étrangers, tandis que fuyaient vers le royaume du Sud emportant leurs archives des membres de l'élite nordiste. On croit que les Samaritains, qui apparaissent çà et là dans l'Ancien Testament et dans les évangiles, et qui étaient considérés comme hétérodoxes par les juifs judéens, provenaient de ce *melting pot* dont les israélites demeurés dans la province de Samarie constituaient la composante principale.

Diverses légendes naquirent à propos du sort de ce qu'on a appelé les *Dix tribus perdues*. On peut penser que ces exilés s'étaient regroupés en communautés demeurées (en partie) fidèles à leurs traditions religieuses. Le *Livre de Tobie* et le *Livre d'Esther*, tout fictifs qu'ils soient apparus aux exégètes contemporains, seraient des échos de l'existence de telles communautés. Nous discernons ici les premières traces de la Diaspora hébraïque.

Mais on a cherché désespérément à travers le monde les descendants de ces « Tribus perdues. » Par exemple, ces *falashas* éthiopiens, qui furent rapatriés il y a quelques décennies en Israël, et que la tradition reliait aux amours de la reine de Saba et de Salomon,

se transformèrent au gré de certaines imaginations en descendants d'exilés du royaume du Nord.

En vérité, il n'est pas de régions du monde où l'on n'ait cherché et cru apercevoir ces évanescents descendants. On les imaginera parsemés parmi des peuples divers de l'Afrique noire et jusque chez les Indiens d'Amérique. On les verra çà et là en Asie, au nord-est de l'Inde, et même dans la Chine lointaine. Il est vrai qu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle le missionnaire jésuite Matteo Ricci découvrit à Kaifeng un noyau de familles juives qui avaient gardé la foi ancestrale. On ne saurait déterminer avec précision les circonstances qui les avaient conduits là, ni de quelle manière ils se rattachaient au tronc commun du judaïsme.

Mais la plus étonnante croyance de cette chasse à l'homme imagine que les peuples anglophones tirent leur origine de ces tribus égarées, et qu'ils se retrouveront à la fin des temps rassemblées en Israël.

Après cette brève parenthèse, revenons à ces *Voyages du sieur de Mandeville* qui ne manquent pas de piquant pour quiconque, de tous les âges et de tous les temps, à défaut de s'informer auprès des archives de la réalité, est curieux de se divertir en explorant les arcanes inépuisables de l'imaginaire humain.

Avant lui, dans son *Devisement du monde*, aussi appelé *Le Livre des merveilles*, le Vénitien Marco Polo (1254 – 1324), surnommé Monsieur Million à cause de

ses mirobolants dénombrements, avait décrit le long voyage en Extrême-Orient qu'il disait avoir entrepris à partir de sa ville natale.

Dans cet ouvrage, Polo nous conduit vers une province qu'il appelle Tanduc<sup>3</sup> située à sept journées à l'ouest des frontières de la Chine, où régnerait un certain Jorge, descendant du Prêtre Jean et vassal du Grand Khan. Il écrit :

C'est ce lieu que nous appelons Gog et Magog, mais ils l'appellent Ung et Mungul, car en cette province, avant que les Tartares [*c'est ainsi qu'il nomme les Mongols*] partissent de là, il y avait deux races de gens : Ung, c'était ceux du pays, et Mungul, c'était les Tartares.

Comme on peut le constater, la fiabilité des informations que nous présente le voyageur vénitien est loin d'être à l'épreuve de la critique historique. Nous ne nous attarderons pas ici à faire état des discussions, souvent vives, qu'entretiennent les spécialistes quant à l'exactitude des récits qu'on peut y lire. (Cf. la revue *Pour la science*, no 436, février 2014)

---

<sup>3</sup> Il est souvent fort difficile d'identifier les noms propres qu'emploie le *Devisement du monde*, où, par exemple, Cambaluc désigne Khanbalik (la cité du Khan), qui deviendra Pékin, puis Beijing. Les noms propres furent longtemps dans nos langues l'objet de bien étranges graphies. Qui pourrait, s'il n'était averti, reconnaître dans le Bouquinquant des mémorialistes français du XVII<sup>e</sup> siècle le célèbre duc de Buckingham ? Ces approximations phonétiques sont encore plus hasardeuses quand il s'agit de translittérer le chinois dans des langues européennes.

Le Marocain d'origine berbère Ibn Battuta (1304 – 1377) — je m'abstiendrai de vous donner le nom à coulisses que lui donnent les encyclopédies — serait le *recordman* des voyageurs du Moyen Âge. Ses pèlerinages vers La Mecque le conduisirent successivement en Afrique, puis en Asie qu'il traversera jusqu'en Chine. Il aurait en moins de trente ans parcouru quelque 120 000 kilomètres. Ses souvenirs de voyage furent, sous sa dictée, rédigée par Ibn Juzayy, son secrétaire.

En Chine, il s'arrêtera dans une ville maritime du sud-est que les musulmans, qui y étaient nombreux, nommaient Zeitoun<sup>4</sup>, mot qui en arabe signifie *olive*. Ce qui l'étonne, car, remarque-t-il, l'olivier est un arbre que l'on ne trouve ni en Inde ni en Chine. Quoi qu'il en soit, il affirme qu'il y aurait à soixante journées de marche au nord de Zeitoun une muraille — il s'agit manifestement de la Grande Muraille de Chine —, qu'il s'était bien gardé de visiter, car, lui a-t-on dit, la région où se dresse cette muraille est infestée de brigands qui dévoraient leurs victimes. Fervent lecteur du Coran, Ibn Battuta identifie, à tort, cette muraille avec celle dont parle la sourate 18 qu'Alexandre aurait édifiée afin de protéger les peuples terrorisés par les désordres

---

<sup>4</sup> Suivant la graphie alphabétique préconisée par les linguistes de la République populaire de Chine, ce nom s'écrirait de nos jours *Quanzhou* [prononcez *Tchwanndjoou*].

commis par Yadjouj et Madjouj (formes arabisées, rappelons-le, des Gog et Magog d'Ézéchiël).

Au Moyen Âge apparut en Allemagne une légende (qui persistera jusqu'à l'aube du XVII<sup>e</sup> siècle), suivant laquelle un peuple appelé les *Juifs rouges*<sup>5</sup> s'apprêterait à envahir l'Europe au moment des tribulations qui mèneraient à la fin du monde. Cette légende serait née de la conjonction de plusieurs traditions orales ou écrites : les références bibliques à Gog et Magog, le sort des Dix Tribus perdues d'Israël et la sourate coranique sur l'édification d'une muraille par Dhu-l-Qarnayn, alias Alexandre le Grand. On pense que cette légende aurait aussi été suscitée par des événements historiques authentiques, comme la conversion au judaïsme d'une partie du peuple khazar, qui, croyait-on, descendrait des Huns, eux-mêmes issus des dangereux Gog et Magog, et les menaces bien réelles que faisait peser à cette époque sur l'Europe l'extension de la puissance ottomane.

Au Moyen Âge, en réfléchissant sur le texte d'Ézéchiël, les érudits juifs n'identifièrent pas Gog et

---

<sup>5</sup> Ces populations auraient arboré des chevelures rousses, trait associé au Diable dans l'Allemagne médiévale, d'où viendrait leur nom de Juifs rouges. Le texte biblique affirme qu'Ésaü (*Genèse*, 25, 25) et le roi David (*1Samuel*, 16, 12 ; 17, 42) étaient roux, bien que cette caractéristique n'ait pas été vue, du moins dans le cas de David, comme péjorative. Longtemps, quand les peintres espagnols et italiens représentaient Judas, ils le peignaient fréquemment avec des cheveux roux, bien que ce détail ne soit nulle part mentionné dans le Nouveau Testament.

Magog à un peuple ou à un lieu spécifique, se contentant de situer Magog à un endroit vague placé quelque part au nord du territoire d'Israël. Par la suite, certains virent dans les grands conquérants modernes des incarnations de ces monstrueux personnages. Les rabbins hassidiques crurent que l'invasion de la Russie par Napoléon correspondait à cette guerre de Gog et Magog, qui serait suivie par la venue tant attendue du Messie jadis promis au peuple juif. Au XX<sup>e</sup> siècle, Adolf Hitler, l'Allemagne et les nazis seront les candidats tout désignés pour endosser le rôle de l'horrible Magog.

La guerre froide, qui, après la Deuxième Guerre mondiale, opposera l'U.R.S.S. et l'Occident, permit à qui mieux mieux aux fondamentalistes américains de prétendre que les prophètes d'Israël, en particulier Ézéchiël, avaient prédit que les Russes incarneraient un jour l'Empire de Satan. On en voulait pour preuve le fait qu'Ézéchiël avait écrit :

La parole de YaHWeH me fut adressée en ces termes : Fils d'homme, tourne-toi vers Gog au pays de Magog, prince de Méshek et de Tubal, et prophétise contre lui. (*Ez*, 38, 1 – 2)

Parce que *prince de Méshek* se dit en hébreu *rosh meshek*, certains en avait conclu que, par ces mots, le prophète évoquait respectivement la Russie et Moscou. Il fallait y penser ! La frénésie, voire le délire, s'empara de la plume et des cordes vocales de *preachers* rêvant

à grandes guides d'apocalypses prochaines et de propagande à l'usage des gobe-mouches. Le malheur vint de ce que ces élucubrations finirent par entrer dans la cervelle fragile (ou perverse) de certains hommes politiques.

En 1971, dans un discours qu'il adressait aux législateurs de la Californie, Ronald Reagan, acteur recyclé dans le rôle de gouverneur de cet État, déclarait :

Ézéchiél nous apprend que Gog, la nation qui conduira contre Israël toutes les autres puissances des ténèbres, viendra du Nord. Les experts bibliques nous disent depuis des générations que Gog doit être la Russie. Quelle autre puissante nation est-située au nord d'Israël ? Aucune. Cela ne semblait pas avoir un sens avant la révolution russe, alors que la Russie était un pays chrétien. Maintenant ce sens est clair, alors que la Russie est devenue communiste et athée, alors que la Russie s'est dressée contre Dieu. Maintenant ce pays correspond parfaitement à la description de Gog.

**Admirons la rigueur logique de pareils propos !**

La Foi Bahaie est un mouvement religieux, aujourd'hui réparti à travers le monde, qui naquit au XIX<sup>e</sup> siècle à partir d'une secte chiite ésotérique et mystique. Certains de ses membres prétendent que la prophétie sur Gog et Magog fut réalisée lors de la guerre qui opposa la Russie et l'Empire ottoman de 1806 à 1812. Le traité qui fut signé à Bucarest afin de

mettre fin à cette guerre permit à la Russie de s'emparer de la Crimée et d'annexer de nombreux territoires que les Ottomans possédaient en Europe et en Asie centrale, ainsi que les provinces que l'Iran détenait dans le Caucase. C'est à cette occasion que la Tchétchénie est entrée dans le giron russe.

En attendant de céder le pas à des vogues nouvelles, René Guénon, alias Abd al-Wahid Yahya<sup>6</sup>, né à Blois et mort au Caire (1886 – 1951) entretint les joyeuses délectations des amateurs d'ésotérisme. Se décrivant comme un *transmetteur*, Guénon, dans ses nombreux écrits, se proposera en particulier de faire connaître à l'Occident les « universelles leçons » des mystiques hindoues, taoïstes ou musulmanes. Il y a quelque chose à glaner dans ces textes d'une indéniable érudition, mais où la réflexion s'égaré trop fréquemment dans les voies douteuses de l'ésotérisme et de la pensée magique. Dans *Le Règne de la quantité et les Signes des temps* (Gallimard, 1945), en un chapitre intitulé *Les fissures de la Grande Muraille*, il traite, de Gog et Magog qu'il rapproche, pour des raisons fondées sur de superficielles affinités phonétiques, des démons Koka et Vikoka, jumeaux malfaisants de la mythologie hindoue. Ces noms

---

<sup>6</sup> C'est le nom qui lui avait été attribué lorsqu'il fut initié à l'islam soufi, tendance mystique du sunnisme.

bibliques, écrit-il, ne se réfèrent pas à des groupes humains habitant notre planète, mais à des entités qui appartiennent à un « monde subtil » souterrain, et qui sont symboliquement apparentés à des nuées d'êtres qui échappent à notre perception.

On serait tenté de penser que la Grande Muraille dont parle ce chapitre est ce vaste ensemble de fortifications édifiées du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère jusqu'au XVII<sup>e</sup> pour marquer la frontière septentrionale de la Chine et la défendre contre les invasions barbares. Mais il n'en est rien. Cette Grande Muraille serait, selon une tradition hindoue reprise par Guénon, une immense montagne circulaire qui sépare le « cosmos » des « ténèbres extérieures ». Les invisibles hordes dévastatrices de Gog et de Magog — alias Koka et Vikoka — s'insinuent par les fissures qui se produisent au pied de cette Muraille afin de nuire aux malheureux mortels.

Dans *Les Limites de l'interprétation* (Grasset, 1992), le romancier et sémioticien<sup>7</sup> italien, Umberto Eco, reproche à Guénon d'utiliser abusivement des analogies fondées sur de simples rapprochements phonétiques plutôt que sur une argumentation rationnellement fondée. Il écrit :

En somme, Guénon suggère un système, mais un système qui n'autorise aucune exclusion [...] à travers un entrelacs

---

<sup>7</sup> Spécialiste de l'étude des signes et de leurs relations avec la pensée et la communication.

d'associations, certaines fondées sur la similitude phonétique, d'autres sur une étymologie présumée, en un relais incessant entre synonymies, homonymies et polysémies, en un continuel glissement de sens où toute nouvelle association délaisse ce qui l'a provoquée pour pointer vers de nouveaux rivages, et où la pensée coupe en permanence les ponts derrière elle.

Cette œuvre ébouriffée sut néanmoins capter l'intérêt de penseurs et d'écrivains aussi divers que Mircea Eliade, historien des religions d'origine roumaine, et les écrivains français André Breton et Raymond Queneau. Peut-être ces derniers voyaient-ils dans l'œuvre de Guénon une manière bien particulière de pratiquer le surréalisme.

Cette région que nous appelons de nos jours l'Irak — qui correspond *grosso modo* à la Mésopotamie de l'Antiquité — fut conquise par les Turcs Ottomans dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Les choses durèrent en cet état jusqu'à la Première Guerre mondiale durant laquelle le vacillant Empire ottoman se rangea maladroitement aux côtés de l'Allemagne. Au cours de cette période, la Grande-Bretagne occupa l'Irak et, après le conflit, reçut de la Société des Nations — ancêtre de l'O.N.U. — le mandat d'administrer le pays. Les Britanniques instituèrent une monarchie constitutionnelle qui gouvernerait sous leur tutelle. En 1958, un coup d'État militaire renversa la monarchie et proclama un régime républicain. Des putschs

successifs aboutiront en 1972 à la nationalisation de l'Iraq Petroleum Company, qui appartenait à un conglomérat d'intérêts, principalement occidentaux, puis en 1979 à l'accession au pouvoir du parti Baas irakien sous la présidence de Saddam Hussein, qui dirigea son pays d'une main de fer et l'entraîna à plusieurs reprises dans de coûteuses guerres régionales.

Élu en 2000 président des États-Unis par la vertu d'inqualifiables avocasseries, alliant cupidité pétrolière, tartufferie et mauvaise foi, le *born again* George W. Bush conçut le projet d'envahir l'Irak, au sous-sol regorgeant d'or noir, sous les prétextes que Hussein était de mèche avec les terroristes d'al-Qaïda et qu'il cachait sur son territoire des « armes de destruction massive », allégations qui se révéleraient sans fondements.

Vous me demanderez : quel rapport cela a-t-il avec Ézéchiël ? Nous y voici. Voulant accroître la crédibilité apparente de son projet, Bush tenta de créer une coalition d'États qui se joindraient à ses troupes pour envahir l'Irak. Cette coalition sera une fiction poétique. Seules le Royaume-Uni de Tony Blair et, vaguement, l'Australie acceptèrent de jouer le jeu. Bush aurait certes souhaité que la France, l'Allemagne et le Canada s'engagent à ses côtés. Ce sera en vain. On raconte

qu'il avait écrit une lettre officielle au président Chirac<sup>8</sup> lui révélant que « Gog et Magog étaient à l'œuvre au Moyen-Orient ». Le président français, dont la culture biblique semble peu étendue, fut intrigué par cette déclaration. Afin d'éclairer sa lanterne, un conseiller avisé le mit en contact avec le professeur Thomas Römer, professeur à la faculté de théologie et d'études religieuses de l'université de Lausanne, qui occuperait quelque temps après la chaire nouvellement créée des *Milieus bibliques* au Collège de France. Römer, sans peine, le mit au parfum — comme on dit à Paris. Grâce à monsieur le président Bush, Gog et Magog avaient, après tant d'autres, revêtu une nouvelle casaque : celle des troupes irakiennes. L'invasion de l'Irak débarrassera le pays d'un implacable dictateur, mais elle le plongera jusqu'à nos jours dans une anarchie alimentée par l'opposition violente d'irréconciliables factions.

Au cours de l'histoire, le folklore et la toponymie se joindront à la propagande politique, pour assurer à Gog et Magog de nouvelles façons de se manifester.

Chaque année au deuxième samedi de novembre se déroule à Londres une parade organisée par le Lord

---

<sup>8</sup> Les lecteurs que cette anecdote intéresse éprouveront quelque plaisir à taper sur le fureteur de leur choix les mots : *Un petit scoop sur Bush, Chirac, Dieu, Gog et Magog.*

Maire où, depuis Henri V (qui régna de 1413 à 1422), figurent les géants Gog et Magog, protecteurs de la ville. Si l'on en croit des légendes médiévales, qui eurent longtemps cours, l'empereur romain Dioclétien avait trente-trois filles qui se comportaient comme de terribles mégères. Dans l'espoir de les dompter, il les avait mariées de force. Outrées, à l'instigation de leur aînée qui se nommait Alba, elles résolurent de couper la gorge de leurs maris durant leurs sommeils. Pour les punir de ce crime abominable, elles furent placées sur un navire avec des provisions pour six mois, puis poussées au large. Après une longue errance, le navire aborda une grande île, qu'elles nommèrent Albion, en l'honneur de leur sœur aînée. Là elles s'accouplèrent à des démons, qui habitaient le pays en ce temps-là et donnèrent naissance à des géants, dont descendirent Gog et Magog. Si vous ne me croyez pas, lisez *l'Historia regum Britanniae* (Histoire des rois de Bretagne) de l'écrivain anglais du XII<sup>e</sup> siècle Geoffrey de Monmouth ! Quoi qu'il en soit, en dépit de cette inquiétante ascendance et de l'image négative qu'en avaient donnée les références bibliques, Gog et Magog sont devenus à Londres des figures tutélaires de la ville.

En Angleterre, des légendes locales ont çà et là donné à des ensembles d'arbres séculaires les noms de Gog et Magog, tandis que, à l'étranger, en Australie,

en Nouvelle-Zélande, au Colorado et en Colombie britannique, ces sont des formations géologiques qui furent ainsi appelées.

Il existe au Québec une ville qui porte le nom de Magog, et qui est baignée par un lac appelé Memphrémagog. Certains ont pensé que, sous l'influence des Loyalistes protestants américains qui vinrent s'établir dans cette région après la Déclaration d'Indépendance des États-Unis, ces noms évoquaient les Gog et Magog de la Bible. Il n'en est rien. Memphrémagog proviendrait de la déformation d'un mot abénaki qui signifierait *Grande étendue d'eau*. La nation amérindienne qui fréquentait ces lieux avant l'arrivée des Européens portait le nom d'Abénakis. Quant à Magog, ce nom viendrait d'une contraction du nom du lac.

Je parie qu'Ézéchiél, tout prophète qu'il ait été, n'avait pas su prévoir que ses Gog et Magog, mentionnés en passant, connaîtraient une aussi féconde postérité.

### **La vision du Temple par Ézéchiél**

Selon les récits bibliques et divers autres écrits, comme par exemple *Les Antiquités judaïques* et la *Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe, le Temple de Jérusalem fut construit et reconstruit à plusieurs reprises, une première fois sous le règne de Salomon

qui s'étendra, si on en croit la tradition, de ~972 à ~932. Le Temple de Salomon, tel qu'il est décrit dans le *1<sup>er</sup> Livre des Rois* (chap. 5 et 6) est grandiose, mais sa description et ses dimensions paraissent tout à fait vraisemblables à l'encontre du Temple auquel Ézéchiël rêve dans cette étonnante vision. Comme on l'a dit, ce premier temple fut détruit en ~587 quand les troupes de Nabuchodonosor s'emparèrent de la ville de Jérusalem et déportèrent ses élites et une partie importante de sa population vers Babylone. Il leur faudra attendre l'année ~538, alors que le roi de Perse, Cyrus dit le Grand, s'empare de Babylone, avant qu'il ne leur soit permis de réaliser le rêve qu'ils avaient longuement entretenu de regagner un jour la patrie d'où leurs pères avaient été exilés. Le *II<sup>e</sup> livre des Chroniques* (II Ch, 36, 22 – 23), dont nous avons parlé au tome précédent, se terminait ainsi :

En la première année de Cyrus, roi de Perse, pour que soit accomplie la parole de YaHWeH prononcée par Jérémie, le Seigneur éveilla l'oreille de Cyrus qui fit proclamer dans tout son royaume : « Ainsi a parlé Cyrus, roi de Perse : YaHWeH, Dieu des cieux, m'a donné tous les royaumes de la terre et il m'a chargé de lui rebâtir un Temple à Jérusalem en Juda. Quiconque d'entre vous fait partie de son peuple, que YaHWeH, son Dieu, soit avec lui, et qu'il monte vers son pays. »

Accompagné du prêtre Josué, le prince judéen Zorobabel fut chargé d'exécuter cet édit de Cyrus. Il dirigea le premier contingent d'exilés et entreprit peu

après son retour de reconstruire le Temple, tâche qui sera terminée en ~516.

Hérode le Grand, qui, peu avant notre ère, régnait sur la Palestine sous l'autorité de Rome, entreprit en ~20 de rénover le Temple qui avait été grandement abîmé par le passage du temps. Il l'agrandit et l'embellit, mais ce second Temple sera à son tour détruit en 70 par les armées romaines dirigées par Titus, lors de la guerre qui opposa des rebelles juifs à l'Empire. Le Temple ne fut par la suite jamais reconstruit ; le mur occidental de l'esplanade où se dressait ce second temple, appelé Mur des Lamentations, demeure le seul vestige qui en ait subsisté jusqu'à nos jours. Il est l'un des lieux sacrés du judaïsme.

Le Temple qu'Ézéchiël prétend nous décrire dans les derniers chapitres de son livre (chap. 40 à 48) ne correspond à aucun des édifices qui furent, au cours de l'histoire, édifiés à Jérusalem pour y célébrer le culte de YaHWeH. En vérité, la description qu'il nous en donne, les agencements, les dimensions et les mesures qu'il assigne à ses diverses parties ne sauraient être traduites en un édifice concret qui puisse être édifié par des architectes et des ouvriers de la réalité. Il écrit :

La vingt-cinquième année de notre captivité, au commencement de l'année, le dix du mois, quatorze ans après que la ville eut été prise, en ce jour même, la main de YaHWeH

fut sur moi. Il m'emmena là-bas : par des visions divines, il m'emmena au pays d'Israël et me déposa sur une très haute montagne sur laquelle semblait construite une ville au midi. Il m'y emmena, et voici qu'il y avait un homme dont l'aspect était comme celui de l'airain. Il avait dans la main un cordeau de lin et une canne à mesurer et il se tenait à la porte. L'homme me dit : « Fils d'homme, regarde bien, écoute de toutes tes oreilles et fais bien attention à tout ce que je vais te montrer, car c'est pour que tu vois cela que je t'ai amené ici. Fais connaître à la maison d'Israël tout ce que tu verras. » (Ez, 40, 1 – 4)

Les exégètes du passé désemparés par l'in vraisemblance des descriptions qu'ils avaient sous les yeux furent forcés de conclure, au moins tacitement, qu'il s'agissait bien, comme l'affirme la narration d'Ézéchiël, d'une vision mystique ou d'un rêve, où les détails du récit s'estompent et se transforment au gré des fantaisies qu'engendre le sommeil de la psyché. Ils tentèrent bientôt d'y voir un sens caché plus profond et plus solidement fondé sur les exigences de leurs manières de raisonner, car, pour se rassurer, il leur fallait placer ces passages sous le regard des catégories exégétiques dont ils disposaient.

Chez les penseurs chrétiens, la tradition théologique distinguait deux sens principaux dans l'Écriture sainte : le *sens littéral* et le *sens spirituel*, qui lui-même recouvrait des sens *allégorique*, *moral* et *anagogique*. Nous nous contenterons ici de ne traiter que du sens littéral et du sens allégorique qui furent amplement

utilisés tout au long de l'histoire de la réflexion exégétique. (Par la suite, nous traiterons plus longuement de ces questions.) Le recours au sens allégorique fournissait un moyen fort commode pour affronter les impasses que suscitaient les fréquents passages invraisemblables ou contradictoires du texte biblique. Le sens *littéral* est le sens premier qui se dégage du texte que l'on a sous les yeux. Ce sens, bien entendu, peut être propre ou figuré. Par exemple quand l'Écriture parle du *bras de Dieu*, elle n'entend pas parler d'un bras corporel, mais plutôt de la puissance active que possède la Divinité.

Pour sa part, le sens *allégorique* prétend découvrir un sens plus profond, prophétique ou symbolique, habituellement caché derrière le sens littéral. Par exemple, certains commentateurs verront une préfiguration de l'Eucharistie dans la manne qui aurait nourri les Hébreux errant dans le désert sous la gouverne de Moïse, et une préfiguration du Baptême dans la traversée de la mer Rouge. D'autres voudront voir dans les propos passionnés de l'Époux et de l'Épouse dans le *Cantique des cantiques* une image de l'union du Christ et de son Église ou de l'âme éprise de la Divinité.

Le problème, c'est qu'en matière de symbolisme et d'allégorie on peut affirmer que *tout est dans tout et réciproquement*, — comme le disait Saturnin, le

philosophe imaginé par Raymond Queneau — et que ce jeu-là n'est limité que par l'imagination des commentateurs. Dans ses *Homélie sur Ézéchiél* rédigées vers 593, saint Grégoire le Grand s'abandonne allégrement à cet exercice d'exégèse allégorique. Pour lui, la cité vers laquelle le prophète est conduit par sa vision est de nature spirituelle, et il en est de même du temple qu'elle contient. Cela va de soi, mais l'usage et l'abus du symbolisme lui permettent, comme à tant de commentateurs, de survoler sans se mouiller les contraintes de la réalité. Selon Grégoire, l'édifice est construit par la Charité à l'aide de pierres portées par des pierres. Le personnage qui prend les mesures est le Christ en personne, et la porte du Temple est la foi qui nous permet d'entrevoir les splendeurs éternelles promises aux croyants. Les fenêtres leur permettent de contempler l'éclat de la majesté divine. Les marches qui conduisent à l'entrée du temple représentent le progrès spirituel des âmes en route vers leur salut. Et ça continue ainsi durant des pages et des pages ! Bref, quand on est engagé dans une telle voie, il devient inutile de se préoccuper d'une quelconque vraisemblance, et l'on n'a que faire de s'encombrer de l'incohérence des mesures et des nombres parsemés tout au long du texte. Le symbolisme, lâché à pleine vapeur, ne connaît plus de bornes ni de freins.

Pourtant, il est possible de dégager de ces derniers chapitres du livre d'Ézéchiél un sens, c'est-à-dire à la fois une signification et une direction, sans recourir aux égarements auxquels Grégoire et tant d'autres se sont abandonnés. Il suffit de voir dans ce texte un discours destiné à exalter le courage des exilés, à faire luire devant leurs yeux et naître en leurs cœurs l'espérance d'une libération à venir, en leur faisant découvrir une Jérusalem et un Temple à jamais renouvelés, plus grandioses et plus resplendissants qu'ils ne l'avaient jamais été avant ces jours d'épreuve enfin révolus. Le livre se termine par ce verset : « À partir de ce jour, le nom de la ville sera Shammah-YaHWeh, c'est-à-dire le Seigneur est là ! » (Ez, 48, 35)

Ainsi se trouve résumé par ces mots l'essence même du message d'Ézéchiél : Jérusalem, ville promise aux ancêtres du peuple juif, est le lieu privilégié où la présence de YaHWeH est affirmée à jamais. Le Seigneur n'a pas abandonné son peuple, il consentira bientôt après l'épreuve à se pencher tendrement vers lui. En somme, les derniers chapitres du livre d'Ézéchiél, tout comme le livre tout entier, constituent ce que l'on appellerait familièrement en anglais *a pep talk*, ce que, en haussant le niveau de langage, on traduirait en français par *une harangue stimulatrice* !